

Luc 23,35-43

COMMENT JÉSUS DEVIENT-IL ROI ?

Il y a toujours eu deux aspects à la fête du Christ-Roi : un aspect glorieux et un aspect douloureux. Depuis que la fête a été fondée, il n'y a pas tellement longtemps, habituellement, à peu près partout, on ne nous parlait que de l'aspect glorieux.

Comme nous avons vu Saint Luc, en cette année liturgique qui s'achève aujourd'hui, et que l'Évangile nous parle davantage de l'aspect douloureux, je voudrais développer davantage cet aspect douloureux. D'ailleurs, cet aspect vient avant l'aspect glorieux, et on risque très fort de ne pas comprendre convenablement l'aspect glorieux si on ne commence pas par voir l'aspect douloureux. Ce n'est pas pour rien que l'on est parvenu à certains endroits ou à certaines époques à montrer dans la fête du Christ-Roi, un Christ triomphant, écrasant ses ennemis et donnant prétexte à l'Église de faire la fanfaronne, de s'enorgueillir, de défendre absolument ses droits, etc., comme si la royauté de Dieu était une royauté qui écrase ses ennemis ! Non ! Dieu ne laisse-t-il pas faire le péché, Dieu n'accepte-t-il pas d'être mal connu, méconnu, injurié, oublié, et l'Église voudrait avoir un sort meilleur que celui de Dieu ?

Voyons d'abord la scène. Jésus vient d'être crucifié. Au verset qui précède, l'Évangile dit qu'il est crucifié avec deux malfaiteurs, l'un à droite, l'autre à gauche, c'est-à-dire que Jésus est placé au milieu et au rang des malfaiteurs. Ce mot « malfaiteurs » veut dire ceux qui ont mal accompli les œuvres de Dieu. Jésus est donc considéré par tous ceux qui l'ont crucifié comme celui qui n'a pas accompli l'œuvre de Dieu et qui est, par conséquent, justement condamné. Et les deux malfaiteurs, à sa droite et à sa gauche, sont là comme ses ministres. Voilà ! Nous avons devant nous le Roi qui est avec sa cour et ses sujets. Ceux-ci sont ceux qui l'ont condamné : les disciples qui ont fui, renié ou trahi, les juifs qui l'ont rejeté, Hérode qui s'en est moqué, Pilate qui l'a livré aux mains des juifs. Voilà donc Jésus placé sur le trône de la Croix, face aux hommes et aussi face à Dieu. Alors, à ce moment-là, le Roi va commencer à parler. Il va d'abord juger la situation, il va ensuite faire ce que fait tout roi en Israël en tant que représentant de Dieu et représentant du peuple : il va juger son peuple, il va établir la justice, parce que, face aux hommes, il est représentant de Dieu ; et il va aussi rendre compte à Dieu de sa tâche, parce qu'il est représentant du peuple.

Alors que dit-il ? Quelle sentence va prononcer ce roi, quel jugement va-t-il porter sur les hommes en s'adressant à Dieu ? « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». Cette parole, qui n'est pas reprise dans notre texte, est très importante, car elle va déclencher la réaction des personnages placés au pied de la croix. Or, cette parole n'est pas celle à laquelle on s'attendrait. « Père, pardonne-leur » : Au lieu de condamner, il implore de son Père le pardon ; il accepte la condamnation et il demande à son Père le pardon, c'est-à-dire le don qui passe par-dessus tous les dons, parce qu'il est le plus grand de tous les dons. Et ce pardon, il le donne comme suprême cadeau de Dieu. Mais ses auditeurs qui l'ont condamné ne peuvent encore comprendre ce don incompréhensible de l'amour du Père. Tous, sans exception, se font entendre les uns après les autres pour exprimer ce qu'ils pensent de ce cadeau. Il y a d'abord le peuple : il est là à regarder – le texte dit « à contempler » – ; mais, ajoute le texte, « les chefs ricanaient aussi : il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ». En d'autres termes, les chefs se trouvent entre le peuple et Jésus, et, en se moquant de lui, ils voudraient que le peuple qui essaie de comprendre soit entraîné aussi à se moquer de lui.

Puis viennent les soldats, c'est-à-dire les païens, qui se moquent aussi d'un roi si piteux, d'un faux roi pour eux, car pour des païens, un roi doit être quelqu'un de puissant, quelqu'un qui a toujours raison, alors que maintenant il est même ridiculisé par son propre peuple. Il y a également l'inscription, cette pancarte qui parle et qui dit : « Celui-ci est le roi des juifs ».

Et puis, il y a finalement les malfaiteurs, ses propres ministres, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, qui blasphèment, tout au moins un et qui dit : « N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même et nous avec ! ». Or, dans toutes les paroles des protagonistes de la Passion, de ceux qui, au fond, sont le peuple du Christ à ses pieds, autour de lui, un mot revient constamment : « Sauve-toi toi-même ! ». Les chefs le disent, les soldats le disent, le malfaiteur le dit aussi. Tous sont vraiment convaincus que Jésus est condamné par Dieu, et dès lors, quand les chefs disent : « Sauve-toi toi-même ! », ils veulent dire : « Tu en as sauvé d'autres, tu as fait échapper les autres au Jugement et à la condamnation de Dieu, eh bien ! toi, fais-le pour toi-même ». Même demande des soldats et à plus forte raison du malfaiteur. « Échapper au Jugement de Dieu », telle est bien la tentation dernière que Jésus a subie. Au fond, que voyons-nous ici ? C'est que celui qui devrait être accusateur devient l'accusé, au moment où il donne le pardon de Dieu ; et les accusés deviennent accusateurs.

Mais Jésus connaît le plan de Dieu. Il ne va pas se sauver, car il sait que la volonté de Dieu, c'est d'être condamné et d'être mis au rang des malfaiteurs. Un seul voit clair dans la situation, c'est le bon larron : il se rend compte que le Père est là, que le véritable juge c'est Dieu, même s'il se tait. Il dit, en effet, à son ami, à son coopérateur dans le mal : « Tu n'as donc aucune crainte de Dieu ? – exprimant ainsi qu'ils se trouvent au Jugement de Dieu –. Tourne-toi vers Dieu plutôt que de te tourner vers l'opinion des hommes et même vers l'opinion de ta propre conscience ». Et puis, en disant : « Pour nous, c'est juste ; après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons », il se reconnaît coupable ; et en disant : « mais lui, il n'a rien fait de mal », il reconnaît que Jésus est innocent. Proclamation de foi, digne d'un disciple ! Et de fait, il devient déjà disciple à ce moment-là.

Finalement, Jésus parle à nouveau et s'adresse à lui seul, – puisque tous les autres l'ont renié et ne le veulent pas comme roi – : « Tu seras avec moi dans le paradis ». Il me faut vous dire quelques mots de ce paradis, car souvent on le confond avec le Ciel. Le paradis, dans la Bible, ce n'est pas le Ciel, c'est le jardin d'Éden, c'est-à-dire cet état où Adam se trouvait avant son péché. Il exprime la justice originelle. Le Ciel, c'est encore avant, si l'on peut parler ainsi, c'est avant que Dieu ait créé. Le ciel c'est Dieu. Ce que Jésus dit signifie donc : « Tu vas maintenant, avec moi, rentrer dans cette justice originelle, parce que tu fais corps avec moi, que tu acceptes la condamnation ». N'oublions pas, en effet, qu'il reproche à l'autre d'avoir blasphémé, d'avoir dit : « Sauve-toi toi-même, échappe à la condamnation ». Il avait bien compris que Jésus devait accepter la condamnation, et c'est pourquoi il a été aidé, lui aussi, à accepter sa propre condamnation. Enfin, si vous lisez la suite de l'Évangile de Luc, vous verrez que Jésus prononce une dernière parole : il remet son âme entre les mains de son Père.

Au fond, que voyons-nous dans toute cette scène qui nous est mise ainsi sous les yeux, si ce n'est l'avance, la progression, la marche de Jésus vers son Père. Et à travers tout cet aspect douloureux de la Passion, de la crucifixion et de la mort du Christ, nous pouvons déjà deviner comment la vie commence à sourdre, à jaillir de son attitude et de sa confiance au Père. Voyons cela.

Au début, tous sont réunis comme dans un agglomérat confus et anonyme ; mais dès que Jésus prononce le Pardon du Père, voilà que tout le monde commence à s'éveiller et chacun prend position devant lui : le peuple contemple, mais le peuple ne fait rien, le peuple laisse faire ; Jésus ne peut rien retirer de son côté, il le laisse derrière lui. Les chefs sont là et ils le condamnent ; eux qui étaient les condamnés deviennent ses accusateurs ; Jésus voit bien qu'ils ne veulent pas de son pardon ; il les laisse en arrière. Puis viennent les soldats, les païens ; eux-mêmes le ridiculisent, et Jésus les laisse en arrière et continue son chemin, son avancée. Et puis vient le malfaiteur, le mauvais malfaiteur qui lui aussi refuse ; et Jésus le laisse en plan et avance vers le Père. Seul le bon larron est avec lui, mais il devra encore le laisser, parce que, si Jésus peut le mener jusqu'au Paradis, jusqu'à la justice originelle, il ne peut pas le faire entrer au Ciel, car Dieu seul peut ressusciter et

mener dans son royaume céleste. Nous voyons donc, du début à la fin, où il remet son âme entre les mains du Père, nous voyons que Jésus va au Père, se donne au Père.

Telle est la marche triomphale de Jésus dans sa fidélité au Père, sa fidélité qui va jusqu'à donner au peuple le pardon divin, afin qu'avec lui, il puisse rentrer chez Dieu. Aussi voyons-nous comment le pardon de Jésus a été, pour lui, le point de départ de sa marche triomphale vers le Père. Et ne pensons pas qu'en s'avançant ainsi, il les abandonne. Car, par son pardon, il reste avec eux, il les préserve, il les met en réserve pour le jour de sa résurrection et de son Église par lesquelles il enverra son Esprit pour les récupérer. Il va partir, il doit partir chercher sa royauté auprès de Dieu, mais il va revenir par son Église auprès de ceux qui se sont laissé travailler par son pardon, pour leur proposer à nouveau sa royauté. Car, s'il ne peut entraîner le bon larron que jusqu'au Paradis, c'est parce qu'il ne peut le sauver que par sa résurrection et par sa venue dans l'Esprit.

Voilà donc quelque peu expliqué, ce que, me semble-t-il, ce texte peut nous enseigner. Nous remarquons que c'est à la Croix seulement que Jésus se découvre roi. Pourquoi ? À cette question, on peut donner plusieurs réponses.

La première réponse est de dire que Jésus n'est pas un roi comme les rois de la terre et que nous ne pouvons jamais nous adresser à lui comme on s'adresse aux puissants de ce monde, pour acquérir le salut qu'il nous propose.

Une deuxième réponse, c'est pour nous indiquer que c'est en marchant sur ses traces jusqu'à la Croix que l'on découvre sa royauté. Qui refuse d'imiter Jésus-Christ, d'obéir – la Croix signifie l'obéissance au Père –, qui refuse d'obéir au Christ et à Dieu comme le Christ l'a fait, ne pourra jamais découvrir ce que veut dire le Christ-Roi. Il mettra toujours sous ses mots [ceux du Christ] le sens qu'y mettent les païens ou même les Juifs, c'est-à-dire les bons pratiquants religieux qui n'ont pas encore trouvé le Christ, pour qui le Christ n'est pas encore tout dans leur vie. Sans l'obéissance, nous mettons, sous ce mot « Christ est roi », des notions qui sont l'opposé de ce que ce texte de saint Luc nous a indiqué.

Enfin, si c'est à la Croix seulement que Jésus se découvre Roi, cela nous indique que c'est en vivant sa Passion que nous pouvons réclamer de lui et recevoir son aide. Nous avons vu comment seul le bon larron a marché avec lui. Voyez-vous, au moment où Jésus s'avance ainsi vers le Père, les situations des hommes deviennent de plus en plus claires, et les deux larrons, les deux malfaiteurs qui se trouvent à côté de lui, représentent, au fond, les chefs, le peuple, les soldats, toute l'humanité divisée en deux camps, tous les deux pécheurs : la vie dans l'impénitence, tandis que l'autre vit dans la pénitence. Celui qui vit dans la pénitence, eh bien ! il est sauvé avec le Christ, et il peut l'être parce que le Christ aussi est un condamné, comme dit saint Paul dans la 2^e épître aux corinthiens 5,21 : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait Péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu ». Alors, nous sommes en bonne compagnie ; il est à notre niveau. Il ne faut pas faire des efforts extraordinaires pour se dire : « Suis-je digne du Christ ? » Car c'est lui qui est digne de nous. Et voilà qu'avec lui, si nous reconnaissons ce que nous sommes, si nous acceptons notre état de pécheur, mais vivant la pénitence « avec lui », c'est-à-dire en participant à toutes les injustices, à toutes les calomnies et aux persécutions qu'on peut nous faire parce que tout cela est juste, alors, nous pouvons nous réclamer de Jésus comme Roi et nous pouvons recevoir son aide.

Ainsi voyons-nous comment la Croix est le moyen le plus sûr de faire venir le Fils de l'Homme. La Messe est le mémorial de ce sacrifice de la Croix. Nous allons le renouveler ensemble. Épaulez-vous mutuellement ! Demandons au Christ qui vient de nouveau parmi nous, de renouveler ce qu'il a fait il y a deux mille ans, puisqu'il nous a demandé de le faire en mémoire de lui.

Que cette eucharistie nous rende donc digne d'un tel roi !